HAL
open science

Compte-rendu de : Yves Delaporte, Les sourds, c'est comme ça. Ethnologie de la surdimutité

Patrick Williams

▶ To cite this version:

Patrick Williams. Compte-rendu de : Yves Delaporte, Les sourds, c'est comme ça. Ethnologie de la surdimutité. Ethnologie française, 2005, Tome XXXV (2005-1), pp.175-176. halshs-00004545v1

HAL Id: halshs-00004545
https://shs.hal.science/halshs-00004545v1

Submitted on 5 Sep 2005 (v1), last revised 30 Apr 2006 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte-rende : Yves Delaporte, *Les sourds, c'est comme ça. Ethnologie de la surdimutité*. Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme (Mission du patrimoine ethnologique, coll. « Ethnologie de la France »), 2002, 398 pages.

Par Patrick Williams (Laboratoire d'anthropologie urbaine, CNRS UPR34)

[Rédaction 2002
Référence de publication : *Ethnologie française*, XXXV (Négoces dans la ville, ss la direction de Jean-Pierre Hassoun), 2005, 1, p. 175-176.
Sommaire n° : URL http://www.culture.gouv.fr/culture/sef/revue/05_1/05_1_00r.htm]

Dans ce livre, le projet d'Yves Delaporte, projet d'ethnologue, est de renverser les représentations communes. Les sourds ne sont pas des handicapés ; ils forment une communauté culturelle.

Tous les sourds ? Les locuteurs de la langue des signes. En inventant une manière spécifique de symboliser le réel et de communiquer, qui est a la fois un langage différent et une série de langues particulières, les locuteurs de la langue des signes ont transformé ce qui pouvait apparaître comme un handicap en une faculté créatrice. Les implications anthropologiques et philosophiques d'une telle affirmation sont considérables. Nous ne pouvons, dans ce compte rendu, qu'être schématique à l'extrême.

Le cognitivisme propose de dépasser le débat sur le relativisme en considérant que les différences culturelles s'inscrivent dans une identité physiologique universelle. Les sourds n'ont pas le même corps. Pour nous donner accès à cette altérité, que l'on peut supposer plus radicale que tout autre, Yves Delaporte choisit la voie de l'ethnographie : au fil de descriptions vivantes et minutieuses (où souvent l'image – photos, illustrations tirées de la presse sourde, dessins – vient enrichir le texte), il nous fait pénétrer dans la vie quotidienne au « pays des sourds »[1]. Nous les voyons au café, dans les restaurants pour les banquets qu'ils affectionnent, nous sommes au courant des querelles qui les opposent et des blagues qui les font rire, nous les suivons chez le médecin, au bureau, à l'atelier, nous partageons leurs déboires avec le téléphone et comprenons leur enthousiasme pour le minitel, nous pénétrons dans les familles... Se trouve confirmée l'importance des instituts d'éducation spécialisés (écoles, pensionnats) où les enfants sourds se trouvent rassemblés – l'émotion ressentie au moment de la découverte de ses semblables, bien souvent concomitante de la découverte de la langue qui va permettre de communiquer avec eux, marque tous les récits de vie. Apparaît alors une autre particularité sociologique des sourds : celle d'un groupe qui assure sa permanence au fil des générations par d'autres voies que la filiation (une majorité de sourds est enfant de parents entendants).

Ce choix d'accorder une place primordiale à l'ethnographie constitue certainement le moyen le plus pertinent de donner une idée juste de la position qu'occupent les sourds parmi nous. Car, s'ils nont pas le même corps que les autres, ils vivent dans la même société. Aussi bien la différence irréductible se conjugue-t-elle avec une familiarité en toutes circonstances. Les sourds parcourent le même espace public, partagent les mêmes rythmes, commentent les mêmes événements... Le lecteur finit par se dire que les

[1]. Entreprise que prolonge et précise la biographie d'Armand Pelletier, Moi, *Armand, né sourd et muet,* recueillie, présentée et complétée par Yves Delaporte, Paris, 2002, Plon (collection « Terre Humaine »).

difficultés et les satisfactions qu'ils rencontrent sont celles de toute minorité persistant à vouloir exister comme une communauté à l'intérieur d'une société dont la norme partout s'impose. « [...] *Ils construisent un monde sourd. Mais ils ne peuvent y vivre en permanence* ».

Toujours selon une démarche ethnologique des plus classiques, le récit des épisodes de la vie de cette communauté s'accompagne d une analyse de ce qui en est le facteur constituant : la langue des signes. *« Ce sont ses caractéristiques qui en font la figure centrale de la culture sourde* ». Et, là encore de manière très concrète, à propos, entre autres, du système nominal, des classifications de l'humanité (les sourds selon leur degré de surdité, les entendants selon leur attitude à l'égard des sourds), des usages du corps (les mains ne sont pas les seuls outils de la signification)[2], les caractères de cette langue, aussi bien que ses usages, sont décortiqués. La langue dont il est question est bien celle des échanges quotidiens et non un objet autonome scientifiquement reconstitué. Cependant, Y. Delaporte s'interroge-t-il suffisamment sur les effets que peut avoir sur l'image donnée d'un groupe humain, le privilège accordé à l'étude de sa langue ? A décrire une société à partir de sa langue, ne risque-t-on pas de transférer les caractères de l'une à l'autre et de surévaluer ainsi les facteurs de cohérence ? Pour dire les choses plus brutalement, il me semble que « *les sourds de Delaporte* », en dehors de la langue qu'ils parlent, ressemblent vraiment beaucoup aux entendants – à tout le monde. Cette impression, si elle est juste, indique peut-être que les déterminations sociologiques et culturelles remportent sur les déterminations physiques, ce qui ne serait pas en soi une mauvaise nouvelle (à vrai dire même pas une nouvelle du tout). Mais, plus simplement, ne signale-t-elle pas un besoin d'exotisme ? En consacrant la différence, la primauté donnée à la langue ne participe-t-elle pas du même besoin ? Il me semble que la tangue n'est pas le seul facteur sur lequel se construit la singularité culturelle sourde. Une fois constaté que les facultés dont les hommes disposent ne sont pas uniformément distribuées, il convient de s'interroger sur la diversité des mondes perçus (ou la diversité des perceptions du monde) ; s'attacher alors à l'examen du rapport à l'espace, du rapport aux autres (en approfondissant et complétant par exemple les remarques faites à propos du regard), du rapport a leur propre corps qu'entretiennent ceux pour lesquels la langue des signes constitue le seul moyen de communication. Pour *les* sourds, leur corps est en même temps le lieu et l'outil de la signification – ce corps qui est, comme tous les autres, soumis aux aléas de la fatigue, de la maladie, du vieillissement, qui peut être gracieux ou maladroit... Le livre d'Y. Delaporte invite à une réflexion sur la relation entre la physiologie et la culture (comment l'une peut « susciter » l'autre), et, plus largement, entre les aptitudes humaines et les propriétés de l'univers. II serait mal venu de reprocher à l'auteur de ne pas l'avoir menée : la tâche était trop importante, la nouveauté trop considérable. C'est véritablement tout un champ d'étude qui s'ouvre.

Il y a dans *Les sourds c'est comme ça,* bel exemple d'un livre pleinement ethnologique qui ne donne pas l'impression d'avoir été écrit uniquement pour des ethnologues, une dimension de vulgarisation délibérée. Elle tient au contexte historique actuel, celui d'une opposition entre, d'un côté, les tenants de la langue des signes – les sourds eux-mêmes – et, de l'autre, les partisans des prothèses, en l'espèce les « implants cochléaires » – une majorité de spécialistes de la surdité. Que l'existence des sourds comme communauté culturelle soit liée à la volonté, voire au combat (le mot n'est pas trop fort), des sourds eux-mêmes, de multiples exemples, historiques ou contemporains, le montrent. Y. Delaporte ne masque pas le parti qu'il prend dans cette querelle. Cet ouvrage scientifique est donc en même temps un texte partisan. Est-il besoin de préciser que c'est la qualité et la rigueur de son ethnographie qui ont amené l'auteur à soutenir ces positions ?

---

[2] *Cf.* Yves Delaporte, 1998, « Le regard sourd. Comme un fil tendu entre deux visages », *Terrain,* 30 : 49-66. [Mise en ligne en intégral automne 2005 URL http://terrain.revues.org/sommaire827.html]